

Andy's Gone est une pièce en immersion écrite par Marie-Claude Verdier, auteure québécoise, et réalisée par Julien Bouffier. Librement inspirée de la pièce tragique Antigone de Sophocle, elle n'en reprend pourtant que les axes principaux en y incorporant des problématiques beaucoup plus contemporaines : plutôt que d'aborder l'importance que l'Antigone originale donne au respect des rites funéraires de son frère et à la justice divine, la plume de Marie-Claude Verdier fait d'Allison, interprétée par Manon Petipretz, une défenseuse des droits humains.

Cette pièce combine trois des personnages masculins de la pièce originale, qui sont Étéocle et Polynice, les deux frères d'Antigone s'étant entre-tués pour le trône de Thèbes, et Hémon, cousin et amant de la jeune fille. Ces trois hommes s'incarnent en le fils de la reine Régine (représentant le roi Créon de la pièce originale et sublimée par le jeu de Vanessa Liautey), qui porte plusieurs noms représentant la complexité de son identité, partagé entre le devoir de protection de la cité qui lui incombe en tant que futur roi, et son désir de rébellion, poussé par l'injustice et la discrimination des populations exclues de la ville. Il est Henry, mais il est aussi Andy.

Si elle n'intègre pas totalement les spectateurs en tant que personnages d'action, la pièce les plonge tout de même en plein cœur de la scène, aussi bien physiquement en les plaçant au centre de tout, les acteurs faisant évoluer leur jeu autour d'eux, que psychologiquement en leur offrant le choix de décider quel discours écouter : celui de Régine, discours officiel, rangé mais qui semble en même temps manipulé, et celui de sa nièce Allison, adolescente rebelle et révoltée qui prétend nous dévoiler la vérité, taxant le propos officiel de « fake », mais qui peut aussi effrayer par ses réactions violentes.

Le spectateur est alors happé dans la dispute qui oppose les deux femmes et est sans cesse bousculé d'émotions : d'un côté, il y a l'envie d'écouter Allison mais de l'autre subsiste la peine que provoque la douleur de Régine, qui vient juste d'enterrer son fils unique. En effet, les deux personnages sont d'une profondeur impressionnante, reflet de la complexité même du réel. Ce ne sont pas des incarnations du Bien pour l'une et du Mal pour l'autre : nous pouvons ne pas être en accord avec les idéaux de Régine, qui ne semble accorder d'intérêt qu'aux apparences et au pouvoir, refusant au nom de la préservation de l'ordre le bouleversement économique et culturel d'ouvrir la cité aux migrants, manipulant son peuple (représenté par les spectateurs) mais il est tout de même difficile de ne pas chercher à la comprendre ou de ne pas ressentir d'empathie à son égard, et de même il est évident de vouloir se rallier à Allison car ses idées semblent être plus raisonnables et surtout plus humaines. Cependant elle est aussi marquée par l'hybris (démésure symbolisée par l'orgueil et l'arrogance) et transgresse la loi à plusieurs reprises.

Après l'échec d'une première tentative de pièce en immersion, Julien Bouffier a su combler le public avec cette adaptation d'une grande justesse, mêlant la pièce tragique à une originalité moderne qui défend de nouveaux enjeux, ouvrant un débat plus qu'actuel sur la situation de l'immigration.

Alibert Marina